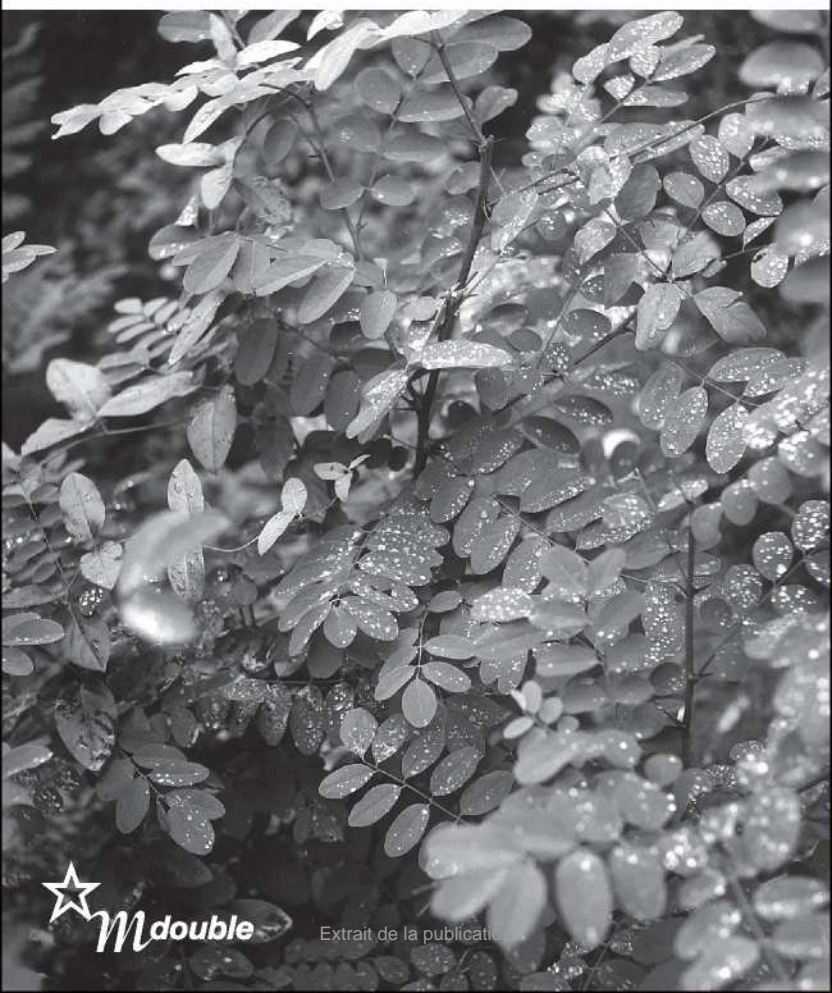


**CLAUDE SIMON**

**L'ACACIA**



Mdouble

Extrait de la publication



# L'ACACIA

DU MÊME AUTEUR



- LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.  
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.  
LE VENT. TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE BAROQUE,  
roman, 1957 ("double", n° 85).  
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).  
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).  
LE PALACE, roman, 1962.  
HISTOIRE, roman, 1967 ("double", n° 86).  
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.  
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.  
TRIPTYQUE, roman, 1973.  
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.  
LES GÉOLOGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).  
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.  
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.  
L'INVITATION, 1987.  
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).  
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.  
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).  
ARCHIPEL et NORD, 2009.  
QUATRE CONFÉRENCES, 2012.
- Aux Éditions Maeght :*
- FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró)  
*tirage limité*, 1966, *épuisé*.  
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.  
Préface de Denis Roche), 1992.
- Aux Éditions Skira :*
- ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations),  
« Les sentiers de la création », 1970, *épuisé*.
- Aux Éditions Rommerskirchen :*
- ALBUM D'UN AMATEUR, 1988, *tirage limité*.
- Aux Éditions L'Échoppe :*
- CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, 1994.

CLAUDE SIMON

# L'ACACIA

*postface de*

Patrick Longuet



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 1989/2003 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Extrait de la publication

Time present and time past  
Are both perhaps present in time future,  
And time future contained in time past.

T.S. Eliot (*Four Quartets*)





I  
1919



Elles allaient d'un village à l'autre, et dans chacun (ou du moins ce qu'il en restait) d'une maison à l'autre, parfois une ferme en plein champ qu'on leur indiquait, qu'elles gagnaient en se tordant les pieds dans les mauvais chemins, leurs chaussures de ville souillées d'une boue jaune que l'une des deux sœurs parfois essuyait maladroitement à l'aide d'une touffe d'herbe, tenant de l'autre main son gant noir, penchée comme une servante, parlant d'une voix grondante à la veuve qui posait avec impatience son pied sur une pierre ou une borne, la laissant faire tandis qu'elle continuait à scruter avidement des yeux le paysage, les prés détrempés, les champs que depuis cinq ans aucune charrue n'avait retournés, les bois où subsistait ici et là une tache de vert, parfois un arbre seul, parfois seulement une branche sur laquelle avaient repoussé quelques rameaux crevant l'écorce déchiquetée.

On finit par les connaître, s'y habituer. Lorsqu'elles le pouvaient, elles louaient un taxi dans lequel elles s'entassaient toutes les trois avec l'enfant et dont le chauffeur les volait avec cette impitoyable rapacité des pauvres à l'égard des pauvres (non qu'elles le fussent – du moins la veuve – puisqu'elles étaient assez riches pour voyager dans ce pays où, à l'époque, la moindre chambre d'hôtel – quand il y

avait un hôtel – coûtait le prix d’une chambre de palace ; ce n’était pas ce genre de pauvreté qu’il (le chauffeur) devinait, mais l’autre : celle du malheur), indifférent aux timides chuchotements des deux sœurs tandis que la veuve le payait, comptait l’un après l’autre les billets crasseux, d’une matière pelucheuse (comme si eux-mêmes étaient atteints, contaminés par cette espèce de lèpre qui semblait avoir lentement rongé la région tout entière, habitants et sol, ne laissant debout que des sortes de moignons, des chicots de maisons, des murs étayés parfois par des poutres arrachées à d’autres décombres, servant d’appuis à des toits de tôle ondulée ou simplement de papier goudronné, comme des pansements), le visage absent ou plutôt fantomatique derrière le voile de crêpe noir qu’elle relevait, le rejetant par-dessus son épaule, exposant à nu ses chairs effondrées, un peu grasses, lorsqu’elles s’arrêtaient pour manger dans quelque estaminet ou plutôt quelque cantine, un de ces baraquements américains plantés ou plutôt posés sur la boue au carrefour de ce qui avait été autrefois des routes, maintenant crevées de fondrières dans lesquelles se dandinaient et rebondissaient sauvagement les camions où parfois le chauffeur leur permettait de monter, les deux sœurs debout sur le plateau, renvoyées d’un côté à l’autre, se cramponnant aux ridelles, la femme et l’enfant dans la cabine, le chauffeur (c’était un jeune appelé qui attendait sa démobilisation) manœuvrant habilement pour éviter les nids de poule tandis qu’il observait avec curiosité du coin de l’œil le profil obscur de la femme en deuil se découpant sous le crêpe transparent, à la fois impérieux et outragé, empreint de cette orgueilleuse et inflexible détermination qu’on peut voir sur les

médailles aux vieilles impératrices ou, simplement, aux folles.

C'était une femme encore jeune, au-dessous de la quarantaine, à la silhouette épaisse dans ses vêtements dont le choix (les souliers noirs, les bas noirs, le manteau noir, la toque noire bordée d'un mince liseré d'où pendait le crêpe) avait en dépit de sa modestie – ou peut-être en raison même de son austérité que démentait la qualité du tissu, de la coupe, des accessoires – quelque chose d'ostentatoire, de théâtral, comme ces tenues conçues à l'usage de ces religieuses relevant de quelque ordre mondain et laïque que l'on peut rencontrer dans les salons ou les cérémonies officielles, mêlées ou commandant à des groupes d'infirmières, ne laissant apparaître, étroitement enchâssé de voiles comme ces masques de gisantes sculptés dans la pierre, que l'ovale de visages à la fois affables, sévères, cireux et absents. Elles couchèrent un soir dans le dortoir d'un couvent (ou d'un collège de filles) où les lits étaient séparés par des rideaux de toile blanche pendant à des tringles. Elles couchèrent une fois dans un café dont le patron leur demanda le prix de trois chambres (il dit qu'il ne compterait pas l'enfant), les deux femmes étendues sur des banquettes ou des chaises, la veuve et le garçon sur le billard, à même le drap vert, la veuve retirant seulement son chapeau, pliant le voile qu'elle posa en coussin sur son sac dont elle avait fait un oreiller au garçon qui s'endormit au contact rugueux et rêche du crêpe, pouvant sentir son odeur, comme rêche elle aussi, et le pesant corps de pierre étendu le long du sien. La salle de billard n'était séparée du troquet que par une cloison de bois surmontée de panneaux de verre dépoli par-dessus lesquels jusque

tard dans la nuit arrivait un bruit de verres entrechoqués et de voix avinées. À un moment quelqu'un poussa l'un des battants de la porte à ressorts et un pinceau de lumière jaune en jaillit, s'immobilisa un instant, puis, en même temps qu'une voix bredouillait quelque chose, disparut, laissant persister sur la rétine de l'enfant réveillé en sursaut l'image du profil bourbonien et gras, sans tressaillement, calme, effrayant, les yeux ouverts sur le vide, les ténèbres. Tard dans la nuit (les lumières étaient alors éteintes et les buveurs partis), elle se défit avec précautions de son manteau, qu'elle étendit sur l'enfant. Elles couchèrent dans un hôtel où les couloirs étaient fermés à l'une de leurs extrémités par des cloisons de briques hâtivement maçonnées et dont les joints au plâtre débordaient en boursouflures. De l'extérieur, on pouvait voir l'aile écroulée du bâtiment, avec des papiers peints de différentes couleurs, jaune, rose ou bleu pâle, parsemés de fleurettes ou de guirlandes et suspendus dans le vide au-dessus du cône d'éboulis qui obstruait à demi le lit d'une rivière à l'eau grise, presque stagnante, dont la surface semblable à une plaque d'étain terni dérivait silencieusement entre les décombres, laissant voir dans une trouble transparence lorsqu'un rare rayon de soleil la traversait des myriades de poussières en suspension dérivant aussi avec lenteur, comme si depuis sa source, tout le long de son cours et de ses méandres, elle drainait les retombées de quelque pluie de cendres, de quelque cataclysme définitif, total, condamnée à laver sans espoir de fin ces terres vouées à l'infertilité et ces gravats parmi lesquels les deux femmes et l'enfant suivaient l'implacable errance de celle qui les traînait derrière elle.

Elle ne se plaignait pas, ne récriminait pas. On aurait dit qu'elle accueillait l'inconfort, les charrettes, les camions, les chauffeurs de taxi qui la volaient, les plats graillonneux, les lieux d'aisances malpropres et les bols d'âcre café avec une sorte de tragique satisfaction. Elle était la première levée le matin, déjà prête au point du jour, tout habillée, comme si, même les nuits où elle avait pu dormir dans un lit, elle ne s'était pas dévêtue, impatiente (non qu'elle ne mangeât pas, mais, soit qu'elle eût hâte de se remettre en route, soit que ce fût là son habitude, elle le faisait avec rapidité : quelque chose de sauvage, comme une voracité, une fureur, une glotonnerie aurait-on pu dire si, comme la façon dont elle s'habillait ou dont elle se tenait, celle dont elle faisait disparaître ce qui se trouvait dans son assiette n'avait aussi ce caractère de rigueur et de hautaine sévérité qui se dégageait d'elle : simplement, d'un moment à l'autre, l'assiette (ou la tasse) était vide, la serviette à laquelle elle semblait n'avoir pas touché déjà repliée, sa main rassemblant en un tas minuscule les quelques miettes éparses ici et là, le visage impassible), attendant en silence les deux autres femmes (les deux sœurs) qui se dépêchaient de tremper des tranches de pain rassis dans leurs bols.

Comme si elles lui avaient tenu lieu de servantes ou, au mieux, de dames de compagnie, embrassant pourtant chacune d'elles quand elles se retrouvaient le matin ou se séparaient le soir, leur parlant avec cette douceur et cette patience légèrement contrariée, comme on le fait avec des personnes de condition inférieure, des parents pauvres, des vieillards ou des enfants, quoiqu'elles fussent visiblement plus âgées qu'elle, différant d'elle non seulement par leurs

visages carrés, leurs mains carrées aussi – et même crevassées – mais encore par leurs vêtements qui, quoique aussi de couleur sombre, n’avaient ni cette théâtrale et ténébreuse uniformité, ni l’aspect de robes ou de manteaux coupés sur mesure par une couturière, mais taillés d’après un patron sur une table recouverte de toile cirée, faufilés et essayés sur elles-mêmes, et enfin tant bien que mal bâtis, trop étroits ou trop grands, ornés de cols ou de parements de fourrures usagées.

Les gens qu’elle questionnait (les cafetiers, les religieuses du couvent, les paysannes qui leur faisaient des omelettes dans une graisse rance) crurent comprendre qu’elles étaient belles-sœurs. Tout en crayonnant le prix des omelettes sur la feuille de mauvais papier arrachée à quelque calepin, ils s’efforçaient d’évaluer les feux du diamant apparu lorsque la veuve avait retiré ses gants, marmonnaient quelque chose, disparaissaient dans la cuisine et revenaient avec l’addition rectifiée. En fait, elle ne formulait pas elle-même les questions, usant des deux femmes mal habillées comme des sortes d’interprètes, comme si elle-même n’avait pas parlé la même langue ou comme si quelque rite lui interdisait de s’adresser directement à des inconnus, se tournant vers ses deux compagnes, leur dictant la question qu’elles devaient poser, attendant qu’elles la répètent, écoutant les explications, le gras visage bourbonien toujours impassible derrière la trame du crêpe, les yeux seuls (des yeux un peu globuleux, fixes, noirs aussi, presque durs, un peu comme ceux d’un oiseau, ou même d’un rapace) brillant dans l’ombre du voile avec une espèce d’ardeur desséchée, d’éclat charbonneux, de fièvre.



Parfois, laissant les deux autres poursuivre la conversation, elle ouvrait son sac, fouillait à l'intérieur, en extirpait un mince paquet de lettres et de cartes postales qu'elle passait pour la centième fois en revue, retenant l'une ou l'autre, la relisant avec attention, disant alors quelques mots à la plus proche des deux femmes et se taisant en attendant qu'elle les répète. Il y avait deux lettres de petit format avec des en-têtes et des tampons officiels, couvertes de quelques lignes d'une fine écriture, comme officielle elle aussi, laconique, comme des ordres ou des communiqués militaires, et trois ou quatre de ces cartes postales que les amoureux ou les maris des domestiques ont coutume d'envoyer. Une fois elle laissa tomber l'une d'elles que le garçon ramassa. Elle représentait en sépia sur un fond marron un canon de 75 en position de tir auprès duquel se trouvait un soldat coiffé d'un képi, une bande rouge courant le long de sa culotte, un genou à terre, une main en visière, l'autre tendue, l'index en avant, dans la direction où le canon était lui-même pointé. Dans le coin gauche et un peu en arrière du canon, apparaissait dans un halo clair le visage souriant d'une femme blonde au-dessus d'un bouquet de roses. Calligraphiés en grandes lettres blanches dans la partie supérieure de la carte, on pouvait lire les mots ON LES AURA suivis d'un point d'exclamation. Au verso, dans la partie réservée à la correspondance, ondulait ou plutôt trébuchait une de ces écritures maladroites et appliquées, comme enfantine, chaotique, dont les lettres tracées au crayon et à demi effacées se bouscullaient en désordre, la femme reprenant la carte au garçon, les sourcils froncés maintenant, penchée avec attention sur les boucles et les jambages péniblement

formés, relevant à la fin la tête, tapotant la carte de l'index, disant quelque chose comme : « Cet homme parlait d'un bois de Jaulnay. Mais ça peut être Gaulnay. Ou Goulnoy. Demandez-leur s'ils savent où... », puis déjà debout, ajustant déjà sur sa tête la toque noire, arrangeant son voile, le paquet de lettres de nouveau dans le sac refermé, disant : « Allons », disant : « Demandez-leur si c'est loin. Demandez-leur si on peut trouver une voiture. Demandez-leur s'ils connaissent quelqu'un qui a une auto ou une carriole. Nous laisserons nos bagages ici. Dites-leur... ». Parfois (c'est-à-dire pendant les trois jours qu'elles passèrent dans l'hôtel dont il ne restait plus d'une partie des chambres que des rectangles de papier aux couleurs suaves adhérant encore à la falaise qui dominait le cône d'éboulis)... parfois elle partait seule avec l'une des deux sœurs, s'absentait pour la journée, laissant le garçon à la garde de la plus jeune (ou plutôt de la moins vieille – quoiqu'en fait elle ne le fût pas tellement, en dépit de son visage raviné qui semblait comme un burlesque et cruel démenti à son nom de déesse, comme le visage d'homme à la forte mâchoire et aux yeux chassieux de sa sœur semblait aussi un facétieux démenti au nom d'impératrice ou de fastueuse courtisane qu'elle portait), et celle-ci l'amenait l'après-midi du côté d'une ancienne porte fortifiée de la ville au monumental appareil de pierre ébréché par endroits et au-delà de laquelle s'étendait quelque chose qui ressemblait vaguement à une promenade, avec des arbres encore pourvus de feuilles, un minuscule manège pour enfants et une baraque dont l'étalage en plein vent proposait des vases fabriqués à l'aide de douilles d'obus, des cartes postales, des moulins

à vent roses et jaunes en celluloïd et de mauvaises sucreries enveloppées de papier paraffiné. De retour à l'hôtel, la femme essayait de le faire lire dans un album illustré d'animaux de ferme, puis renonçait, se mettait alors à lui raconter la suite d'une histoire qui semblait ne pas avoir de fin, à laquelle, inlassablement, son visage fatigué empreint d'une passive désolation, elle ajoutait chaque jour de nouveaux épisodes.

Quoiqu'on fût seulement à la fin de l'été, il pleuvait beaucoup. Il pleuvait sur les pans de murs des maisons éventrées dont les papiers aux couleurs pastel se décollaient peu à peu, il pleuvait sur la surface unie, grise et lente de la rivière où les gouttes faisaient éclore de petits ronds argentés, il pleuvait sur le paysage grisâtre, le cercle des collines sous lesquelles achevaient de pourrir les corps déchiquetés de trois cent mille soldats, sur les champs grisâtres, les maisons grisâtres – ou plutôt ce qu'il en restait, c'est-à-dire comme si tout, collines, champs, bois, villages, avait été défoncé ou plutôt écorché par quelque herse gigantesque et cahotante, aux dents tantôt écartées, tantôt rapprochées, ne laissant subsister derrière elle rien d'autre que quelques pans de murs et quelques troncs d'arbres mutilés, tantôt une maison ou un groupe de maisons (ou un arbre, ou un groupe d'arbres) intacts, insolites, autour (ou à partir) desquels semblait sourdre au ralenti comme une sorte de vie larvaire ou plutôt élémentaire, morne, comme hébétée, en deçà et au-delà d'une zone où pas un arbre, pas une herbe, sauf des bouquets d'orties, n'avait repoussé, où pas un champ n'avait été semencé, où la pierre n'existait qu'à l'état d'informes amoncellements et où le sol n'était qu'une succession

de cuvettes plus ou moins larges, empiétant les unes sur les autres, emplies d'une eau croupie, et dont s'élevaient des nuées de moustiques.

Des routes – ou plutôt des pistes tant bien que mal empierrées – serpentaient dans la campagne ou au flanc des collines mais à part quelques carrioles ou quelques rares charrettes elles n'étaient parcourues que par des véhicules, rares aussi, aux bâches et aux peintures elles-mêmes couleur de terre, parfois isolés, parfois en lents convois qui se traînaient en cahotant, conduits par des jeunes soldats presque imberbes qui rallumaient sans cesse des mégots ventrus, trempés de salive, à leurs briquets fabriqués aussi à partir de douilles tandis que roulaient sur le plancher de la cabine, entre les énormes pédales et les leviers de changement de vitesse, les litres d'un vin de couleur violette à la surface parsemée de bulles dans les bouteilles vertes que l'une des deux sœurs allait leur acheter aux buvettes ou aux estaminets installés aux carrefours. Une fois, la voiture dans laquelle avaient pris place les trois femmes dut se ranger pour laisser passer trois automobiles couleur de terre et de boue elles aussi mais aux cuivres astiqués, dans l'une desquelles, sur la banquette arrière, était assis un vieillard au visage blafard et figé, aux orbites caves comme on peut en voir à ces malades poussés dans de petites voitures, surmonté d'un képi brodé d'or, et la veuve dit un nom en se penchant vers les deux autres femmes qui regardèrent passer les trois voitures et l'homme à la tête de tuberculeux avec ce même regard vide, indifférent que posaient sur elles les gens qui les voyaient elles-mêmes passer ou qu'elles interrogeaient, répondant parfois à leurs questions avec cette incohérente et volubile bonne

volonté des humbles, le plus souvent avec cet ennui, cette impatience ou plutôt même cette avare hostilité de gens dérangés dans leur travail, regardant les voiles noirs, la main où scintillait le diamant, l'enfant dans son manteau de chaude ratine, puis tournant le dos et retournant à leurs occupations. Une autre fois, même, une femme les apostropha avec une sorte de fureur, les injuriant et les poursuivant de ses malédictions tandis qu'elles s'éloignaient – ou plutôt s'enfuyaient –, la veuve plus impassible, plus bourbonienne que jamais sous son voile, l'une des deux sœurs penchée sur l'enfant et lui parlant précipitamment pour l'empêcher d'entendre les insultes que criait la maigre silhouette vêtue d'un tablier sombre, debout sur le seuil d'une ferme au toit de carton goudronné. Le jour où elles couchèrent dans le couvent (ou l'institution pour jeunes filles), la veuve parla longtemps le soir, bien après que l'enfant fut couché, avec les religieuses qui les hébergaient, ses compagnes restant silencieuses sur leurs chaises, raides, leurs mains crevassées jointes au creux de leurs cuisses, leurs deux visages d'hommes dépourvus d'expression, écoutant, sans plus.

Le salon de l'hôtel était meublé d'un canapé et de fauteuils d'ébène aux formes contournées recouverts de peluche grenat. Peu à peu le débit de la voix qui racontait au garçon l'histoire sans fin ralentissait, s'interrompant parfois au bruit d'une voiture dehors, d'autres voix dans l'entrée, tandis que la femme jetait de furtifs coups d'œil à l'horloge, s'embrouillait, rappelée à l'ordre par l'enfant, reprenait l'histoire en arrière, réprimant les mouvements des mains calleuses qui tracassaient le fermoir du sac ou lissaient sans raison le bord de la jupe, l'his-

toire continuant par bribes, hachée, abandonnée de nouveau au milieu d'une phrase, de nouveau reprise, jusqu'à ce que la voix s'arrêtât pour de bon, la femme debout maintenant, disant : « Non. Demain », disant : « Je crois que cette fois... », disant : « Les voilà ! », les yeux fixés sur la porte donnant sur l'entrée qui s'ouvrait, livrait passage à la veuve accompagnée de l'autre femme, l'air harassées toutes deux, les chaussures boueuses, leurs jupes parfois aussi tachées de boue, la veuve se dirigeant sans parler vers l'enfant, se penchant, l'attirant à elle, le serrant dans ses bras avec toujours dans ses mouvements ce quelque chose d'à la fois compassé, convulsif, emphatique et sombrement tragique qui semblait commander à ses gestes, tandis que celle qui la suivait répondait au regard interrogateur fixé sur elle par le même signe de tête négatif, muet, résigné. Le soir, dans la salle à manger mal éclairée où dînaient aussi trois officiers et des hommes aux airs d'entrepreneurs ou de voyageurs de commerce (il y eut, un jour, un groupe bruyant d'Américaines assez âgées, les épaules couvertes d'étoles de fourrure, accompagnées de deux personnages d'allure officielle), elles échangeaient à voix presque basse entre les cuillerées de potage de brèves paroles, comme honteuses, misérables, les deux visages usés empreints d'une identique expression de paisible et d'absolu désespoir, tandis que selon son habitude la veuve restait immobile, imperturbable, devant son assiette vide. Parfois, au dessert, elle sortait de son sac et montrait à l'enfant les cartes postales qu'elle avait achetées et que, remontée dans sa chambre, le garçon couché, elle envoyait à ses parents ou à ses connaissances.

À peu de choses près, elles auraient pu être toutes pareilles, la même presque, c'est-à-dire également grisâtres elles aussi, mal tirées sur des rectangles de mauvais carton, monotones, comme les collines, les ruines ou les étendues informes qu'elles représentaient, les débris qui bordaient les berges d'une rivière au cours rapide, à la fois silencieux et bruisant, coulant entre deux sillages d'épaves comme en laissent derrière elles en se retirant les inondations et reliées par un de ces ponts hâtivement construits par le génie, en bois, bas sur l'eau, partant d'un confus désordre de planches, de roues brisées, de timons et de blocs de pierre, aboutissant sur l'autre berge au même apocalyptique et fastidieux enchevêtrement de débris de voitures, de charpentes, de tuiles et de choses démantibulées après lequel peut-être se trouvaient, reproduits sur une autre carte, de part et d'autre d'une route et débordant sur elle, deux asymétriques amoncellements de moellons et de briques, et de nouveau quelque chose d'informe, bosselé, où la seule végétation semblait constituée par d'épineux buissons de fer rouillé. Trois soldats (deux d'entre eux coiffés d'un bonnet de police, le troisième d'un képi – sans doute la corvée chargée de l'enlèvement des barbelés) posaient pour le photographe à l'entrée d'une sorte de tunnel ouvert au flanc de quelque chose qui ressemblait non pas à un coteau mais à ces monceaux d'ordures déchargées à la lisière des villes par les bennes municipales.

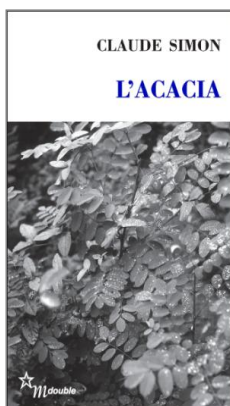
Le dos des cartes était d'un vert pâle, comme déteint, sur lequel, à mesure que, d'une écriture penchée, épineuse, elle traçait quelques lignes à côté de l'adresse du destinataire, elle collait un timbre d'un rose orangé, pâle lui aussi, représentant une femme

vêtue d'une longue tunique aux plis mousseux, ses cheveux s'échappant d'un bonnet phrygien, flottant au vent, une main tendue en arrière dans le geste de semer. L'un après l'autre, les petits rectangles verts timbrés d'orange et recouverts de cette écriture elle-même semblable à des barbelés s'accumulaient sur un coin de la table où, tandis que l'enfant s'endormait, elle était assise, enfin débarrassée de sa toque et de son voile soigneusement posés sur une chaise, sévère, son profil un peu gras penché avec attention dans la lueur d'un petit abat-jour à fronces, pensif, sur les images charbonneuses ou grisâtres qu'elle contemplait un moment avant de les retourner et de les zébrer de violet, mortellement calme, monumentale, noire, mortellement résolue, toujours emplie de cette inapaisable détresse et de cette inflexible détermination qui la forçait à errer sous des ciels pluvieux d'un champ de décombres à l'autre, d'un charnier à l'autre.

Et à la fin elle trouva. Ou plutôt elle trouva une fin – ou du moins quelque chose qu'elle pouvait considérer (ou que son épuisement, le degré de fatigue qu'elle avait atteint, lui commandait de considérer) comme pouvant mettre fin à ce qui lui faisait courir depuis dix jours les chemins défoncés, les fermes à demi détruites et les troquets aux senteurs d'hommes avinés. C'était un tout petit cimetière, circulaire, d'une vingtaine de mètres de diamètre au plus, entouré d'un mur de pierres meulières comme on en voit aux pavillons de banlieue et dont les piliers de chaque côté du portail étaient surmontés d'une croix de fer peinte en noir. La majorité des tombes étaient celles de soldats allemands, mais elle alla tout droit à l'une d'elles un peu à l'écart, que sans doute



quelqu'un (quelqu'un qui avait eu pitié d'elle – ou plutôt d'elles – ou peut-être avait simplement voulu s'en débarrasser) lui avait indiquée et sur laquelle, en allemand et sur une plaque métallique, puis en français sur une planchette plus récemment apposée, était simplement écrit que se trouvaient les corps de deux officiers français non identifiés. Il avait enfin cessé de pleuvoir et un soleil de fin d'été jouait au-delà des murs sur les feuillages du petit bois (le cimetière était situé en arrière et à l'est de la zone d'environ dix kilomètres de large que semblait avoir suivie l'espèce de tornade géante détruisant tout sur son passage) dont certaines branches commençaient à dorer. Elle s'avança jusqu'à l'inscription, la lut, recula jusqu'à l'endroit où devaient approximativement se trouver les pieds des morts, fléchit les genoux puis se releva, fouilla dans son sac, en sortit un mouchoir qu'elle étala sur le sol, s'agenouilla alors, fit s'agenouiller le garçon à côté d'elle, se signa, et abaissant la tête se tint immobile, les lèvres remuant faiblement sous le voile enténébré. Quelque part dans les feuillages encore mouillés étincelant dans le soleil, un oiseau lançait son cri. Il n'y avait personne d'autre dans le cimetière que les trois femmes et l'enfant, c'est-à-dire la veuve et le garçon agenouillés et, un peu en arrière, les deux autres femmes debout, tenant à la main leurs sacs et leurs parapluies refermés, immobiles, les lèvres immobiles dans leurs immobiles visages ravinés, leurs yeux soulignés de poches, bordés de rose, couleur de faïence et taris.



Cette édition électronique du livre  
*L'Acacia* de Claude Simon  
a été réalisée le 10 avril 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707318510).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
Couverture : photo © Claude Simon  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707327093

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Extrait de la publication